

Pères de pères. Sens et mission de la paternité ecclésiale *

Le lieu d'une conversion essentielle

Dans la vie consacrée, comme dans la vie de tout baptisé qui veut suivre le Christ, un aspect fondamental de la conversion à laquelle nous sommes appelés touche le sens que revêt dans notre vie la relation de paternité et de filiation. Puisque le cœur de la vie nouvelle, à laquelle Jésus appelle tous les hommes, à condition qu'ils adhèrent à Lui, est sa relation filiale avec le Père dans la communion du Saint-Esprit, de ce fait, cette conversion fait partie de la nature du christianisme. Jésus nous invite constamment à passer d'un mode naturel de vivre la relation fils-père à la relation avec Dieu Père. Partout la vie en Christ exige des disciples un changement de mentalité et de comportement. La raison ultime invoquée par Jésus est la possibilité désormais révélée et offerte de vivre avec Dieu le rapport filial que lui-même vit avec son Père. Qu'il s'agisse de la manière de vivre la prière, les rapports avec notre prochain, même avec les ennemis, nos propres besoins physiques et spirituels ainsi que le rapport avec notre misère et notre fragilité ou celles d'autrui, y compris le péché, Jésus nous fait le don de vivre tout et par rapport à tout dans la perspective de la communion avec le Père tout-puissant et miséricordieux. C'est cela qui change la vie, la rend différente, la renouvelle, la rachète, la sauve. Tout semble résumé dans la parabole de Luc 15, 11-31, la parabole du Père bon vers qui les fils doivent « revenir », celui qui a quitté la maison et s'est perdu, tout comme celui qui, apparemment fidèle, est resté à la maison. Tous les deux doivent revenir pour trouver une identité d'eux-mêmes et de leur

* Deuxième de quatre conférences données à la session pour les formateurs de la famille cistercienne. Abbaye d'Hauterive, le 24 octobre 2014. Celle-ci est la traduction d'un article paru dans la revue *Italia Francescana*, 2014-1. La première conférence a été publiée dans *Collectanea Cisterciensia* 77 (2015), p. 174-186.

relation fraternelle totalement nouvelle et surprenante, et qui ne correspond pas à leur jugement instinctif mais bien à la soif la plus profonde de leur cœur.

Dans la tradition de l'Église, la soi-disant « paternité spirituelle », que je préférerais appeler « paternité ecclésiale », est au fond ce ministère ou charisme qui devrait accompagner chaque chrétien sur le chemin de conversion par lequel une vie passe progressivement d'une filiation humaine à une filiation divine. C'est un ministère extrêmement délicat qui ne peut être vécu que dans l'humilité de la foi. Car, au fond, le « père spirituel » est appelé à accompagner le « fils spirituel » dans le passage d'un projet humain de relation fils-père au projet divin qui consiste dans la grâce de vivre comme fils de Dieu en Christ. Et ce passage n'est pas une conversion qui va de soi, car suivre le Christ doit, en fait, nous permettre de changer non seulement au niveau des idées et comportements, mais dans la réalité même de cette relation qui définit le plus notre identité.

Fils de Zébédée et de Salomé

Dans l'Évangile, nous trouvons une illustration sobre mais symboliquement significative de ce qu'a dû représenter pour les deux disciples Jacques et Jean le passage du projet de vie que nourrissaient leurs parents à celui de Dieu. Leur père Zébédée est mentionné dans l'épisode qui raconte leur appel au bord du lac de Tibériade. Ses deux fils le quittent, comme ils quittent la barque et leur métier, pour suivre le Christ. Même si les Évangiles n'ont retenu aucune parole de Zébédée, il devait être une personne d'une certaine importance puisque, dans les quatre Évangiles, les deux apôtres sont souvent identifiés en tant que « fils de Zébédée ».

Mais comme cela arrive souvent, et particulièrement dans les vocations « ecclésiastiques », l'influence psychologique de la mère a dû être la plus forte. Elle faisait partie du groupe de femmes qui ont suivi et assisté Jésus, et elle semble avoir continué à exercer une certaine influence sur ses deux fils. Cette femme semble être cette Salomé qui, selon les textes de l'Évangile, assista avec d'autres femmes à la crucifixion de Jésus et alla ensuite au tombeau pour embaumer le corps du Christ (cf. Mt 27, 56 ; Mc 15, 40 ; Mc 16, 1). Elle n'est pas restée à la maison ou dans la barque, comme son mari, quand les deux fils sont partis pour suivre le Maître. Elle les a accompagnés non seulement de sa présence, mais aussi en nourrissant un projet particulier et exclusif à réaliser pour eux. C'est elle qui, un jour, s'avance, comme en entraînant ou poussant les deux jeunes gens, pour demander à Jésus : « Ordonne que mes deux fils

que voici siègent, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche, dans ton Royaume » (Mt 20, 21).

On dirait que, si Jacques et Jean ont vite et facilement quitté leur père Zébédée, il semble qu'il ne leur a pas été aussi facile d'abandonner la présence et l'influence de leur mère pour suivre Jésus. Zébédée, comme c'est souvent le cas, semble avoir nourri à l'égard de ses fils des projets essentiellement professionnels. De fait, quand Jésus les appela, ils étaient en train de travailler dans son « entreprise » de pêche : il est question de barque, de filets, d'ouvriers. Jacques et Jean lâchent tout cela apparemment sans difficulté.

Mais la mère Salomé ne les abandonne pas, aussi parce que son projet à elle à l'égard de ses fils semble correspondre plus à la voie tracée par Jésus qu'au projet typiquement professionnel du père. Elle est une femme religieuse, pieuse, qui offre son temps et ses biens pour soutenir le Messie. Et quand elle demande quelque chose pour ses fils, elle le fait dans le cadre de ce que Jésus est venu instaurer : son Royaume. Et au fond, on n'a pas besoin d'imaginer qu'elle se réfère encore à un royaume terrestre plutôt qu'au Royaume de Dieu. Son ambition maternelle essaie de s'étendre aussi à ce Royaume de Dieu : elle demande que même là, et surtout là, ses deux garçons aient les premières places possibles, qu'ils soient les préférés, les meilleurs, les plus puissants.

À cette occasion comme à tant d'autres, Jésus invite à consentir humblement au projet de Dieu le Père. Il semble ignorer Salomé et s'adresse directement à ses deux fils : ce sont eux qui doivent avant tout s'émanciper de l'influence maternelle, ce sont eux qui doivent se convertir pour le suivre, libres de tout projet et ambition. Le Christ peut garantir que leur vie sera prise, consumée jusqu'au bout au service du Royaume, mais le résultat de fécondité et de sainteté, qui sera l'aboutissement de ce service, est totalement inclus dans le projet du Père : « Ma coupe, vous la boirez ; quant à siéger à ma droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi de l'accorder ; il y a ceux pour qui cela est préparé par mon Père » (Mt 20,23).

Suivre le Christ doit toujours, d'une manière ou d'une autre, comporter ce passage pascal du projet humain, que la nature et le désir d'accomplissement de notre bonheur tentent de définir, au projet mystérieux du Père. Celui-ci, d'abord pour Jésus et pour nous ensuite, comporte l'acceptation complète du calice de la Passion pascale, qui est le calice du sacrifice de soi pour l'Alliance nouvelle dans le sang du Fils de Dieu. En Jésus crucifié et ressuscité, se manifeste tout le mystère du projet du Père pour notre vie, un projet de

plénitude et de sainteté, qui ne suit pas les chemins de l'ambition et du pouvoir, mais de la charité dans l'humilité du Christ.

C'est de ce projet seulement que Jésus garantit la réalisation : « Ma coupe, vous la boirez ! » (Mt 20, 23), parce que c'est le seul qui correspond au projet du Père, parce que c'est le seul qui s'ouvre avec humilité et dans l'obéissance au dessein du Père sur nous et sur le monde.

Jésus demande cette conversion avant tout à ceux qu'il appelle à le suivre. Mais même la mère des fils de Zébédée devra se convertir à cette logique évangélique de l'accomplissement de la vie. Sa conversion sera celle d'une maternité humaine possessive et ambitieuse à une maternité évangélique, purifiée elle aussi par le sang du Christ. En fait, si Salomé, la mère des fils de Zébédée, fut parmi les femmes qui ont assisté à la passion et à la mort du Christ sur le Calvaire, comme en témoignent les Synoptiques, nous pouvons penser qu'elle a pu entendre les paroles du Christ adressées à Marie et à Jean. Ces paroles instituèrent, entre la Mère de Dieu et le disciple que Jésus aimait, un lien de maternité et de filiation totalement conforme au projet du Père de créer dans le monde, avec l'Église, un réseau de relations animé par le Sang du Fils de Dieu, c'est-à-dire par sa vie donnée (cf. Jn 19, 26-27). Salomé a dû faire l'expérience que son fils Jean est définitivement arraché des entrailles possessives de ses anciennes ambitions pour qu'elle le reçoive, né à nouveau de la maternité totalement humble et obéissante de Marie, de l'Église, vivant vraiment de la vie du Christ. Salomé ne demandera plus, pour son fils et pour elle-même, la plénitude de vie en cherchant à faire plier Jésus en faveur de son propre projet, mais en se pliant, elle, dans l'humble obéissance au projet du Père en Jésus mort et ressuscité pour nous.

Une paternité libre et obéissante

Cette conversion de la maternité ou de la paternité humaines à la paternité et maternité régénérées par le mystère pascal est au fond la condition pour toute paternité et maternité spirituelles authentiques dans l'Église, pour toute authentique paternité ecclésiale. Si j'ai souligné et peut-être caricaturé un peu l'exemple de Zébédée et de Salomé, c'est pour stigmatiser, non pas tant l'ambition naturelle et compréhensible de beaucoup de parents à l'égard de leurs enfants, mais plutôt celle de tant de pères et mères spirituels, de tant de supérieurs de communauté, quelquefois aussi de fondateurs et fondatrices : ils semblent parfois profiter du contexte de vocations ecclésiales de jeunes pour laisser libre cours à leur projet, inavoué ou

du moins inconscient, d'exercer une influence possessive qui ne respecte pas l'extrême liberté que le Christ, par contre, demande et offre à ceux qu'il appelle à le suivre. Les parents se montrent souvent plus respectueux de la liberté de leurs enfants qui veulent suivre le mystère de leur vocation que ceux qui sont appelés à accompagner leur formation ecclésiale.

Après la mort de ma mère, qui, dans un certain sens, pouvait ressembler un peu à la mère des fils de Zébédée, j'ai trouvé parmi ses affaires un petit carnet de simples poèmes composés par elle-même. Un de ces poèmes me concernait. J'étais encore étudiant, mais ma mère savait que je me préparais à suivre une vocation religieuse. Je m'étais arrêté chez elle pour le repas, avant de poursuivre mon voyage pour me rendre à une rencontre ecclésiale. Après mon départ, elle écrivit ce petit poème daté du 2 décembre 1983 :

« Bienvenu, oiseau migrateur,
le grain de blé est meilleur
goûté avec les tiens.
Reste ici, ne t'en va pas :
tu apportes la joie.
Mais je te laisse aller
là où le Seigneur veut t'emmener ! »

Au fond, celui qui veut vivre à la lumière du Christ le fait d'être père ou mère, est appelé à se convertir à la liberté, à la vraie liberté dans les relations, la liberté rachetée pour servir le projet essentiel du Père : celui de faire de nous ses fils dans le Fils par le don de l'Esprit. C'est justement au moment où s'accomplit sa vie dans le sacrifice de la Croix, qui nous sauve tous et nous transforme en fils du Père, que Jésus institue le ministère de la maternité ecclésiale de Marie à l'égard de Jean, et celui de la filiation ecclésiale de Jean. C'est dans ce contexte que nous sommes appelés à accueillir et laisser grandir en nous notre nouvelle nature pascalle, baptismale, de fils de Dieu dans le Christ.

La paternité ou maternité spirituelle dans l'Église ont ici leur source et leur vérité. Comme Salomé, dans l'Église, chaque père ou mère, naturel ou spirituel, doit accueillir au pied de la Croix la grâce d'être libéré du projet ambitieux qu'il a sur l'autre, qui est le reflet d'un projet sur soi-même, pour pouvoir s'exprimer et servir le Royaume avec une vraie fécondité.

Une paternité filiale et fraternelle

Cette paternité ou maternité, libérée de son propre projet, doit être éduquée : c'est le fruit d'un cheminement. Comme dans la formation

humaine élémentaire, normalement on apprend la paternité dans un cheminement d'une vie filiale. Un jeune devient capable de paternité presque sans s'en rendre compte si la famille lui offre de s'épanouir dans la filiation. Cependant, dans l'exercice de la paternité ecclésiale, la dimension filiale reste toujours nécessaire, parce que la paternité qu'elle doit représenter est celle de Dieu. Il s'agit en fait de représenter un Père qu'on ne peut pas remplacer. Comme cela a été demandé à Joseph d'une manière exceptionnelle et à titre de modèle, la paternité ecclésiale est instrument de la paternité de Dieu, et le mode le plus vrai de vivre en instrument de la paternité de Dieu est celui d'approfondir la grâce d'être ses fils en Christ dans la docilité à l'Esprit.

Dans la règle de saint Benoît, cette vision de la paternité ecclésiale est fondamentale, surtout pour l'abbé du monastère. Pour définir la paternité et l'autorité du supérieur de la communauté, saint Benoît se réfère à un verset de la lettre de saint Paul aux Romains : « On croit fermement, en effet, qu'il [l'abbé] tient la place du Christ dans le monastère, puisqu'on l'appelle de son nom même, selon ces paroles de l'Apôtre : "Vous avez reçu un esprit de fils adoptifs, par lequel nous crions : Abba, Père" ». (RB 2, 2-3 ; Rm 8, 15)

L'attribution au Christ du titre de « Abba », dans la lettre aux Romains, surprend. Mais cette liberté exégétique de saint Benoît nous permet de comprendre deux aspects fondamentaux de la paternité ecclésiale que l'abbé est appelé à incarner : c'est une paternité filiale et fraternelle. Elle reflète, en effet, plus la paternité du Christ, Fils de Dieu, que celle de Dieu Père, une paternité que Jésus exerçait à l'égard de ses disciples et de tous ceux qui le rencontraient, qui le reconnaissaient miséricordieux et puissant en œuvres et en sagesse.

Mais précisément parce que c'est la paternité du Fils, elle se révèle aussi fraternelle, une paternité qui pouvait être vécue et exprimée dans la perspective de la relation avec le Père. Le Christ apprend donc à ses disciples à vivre comme lui une paternité qui ne se croit pas « l'ultime », mais qui est vécue en recourant au Père, en tant que fils, dans la prière, l'obéissance, la confiance. Le père ecclésial ne doit jamais se prendre pour l'ultime référence de celui qu'il accompagne, parce que sa paternité, comme celle de Jésus, est authentique seulement si elle est filiale et, par conséquent, fraternelle. On la reçoit de Dieu, et elle cherche sans cesse dans la relation avec lui la lumière, la consolation, la sagesse, l'amour pour accompagner les frères et sœurs sur leur chemin d'une vie filiale en Christ.

C'est pourquoi la citation de la lettre aux Romains 8, 15 par saint Benoît définit le père spirituel dans un contexte de prière dans

l'Esprit Saint, car c'est par lui qu'il nous est donné d'entrer dans la prière de Jésus qui invoque le Père en l'appelant du nom familial de « Abba ».

Saint Benoît nous invite d'emblée à comprendre et à vivre la paternité ecclésiale en contemplant son sens trinitaire, je dirais quasi mystique. Ainsi celui qui est appelé à cette paternité se laissera pénétrer la conscience de ce qu'il est et de ce qu'il est appelé à être, que ce soit dans la relation avec Dieu ou dans la relation avec les frères et sœurs qu'il accompagne. La paternité ecclésiale doit toujours être comprise dans sa relation avec le Christ, et celle-ci doit toujours être vécue dans sa dimension la plus profonde et éternelle, celle de la relation du Fils avec le Père dans l'Esprit Saint, c'est-à-dire dans la prière de Jésus.

Pères dans l'adhésion sponsale au Christ

« Vous avez reçu un esprit de fils adoptifs, par lequel nous crions : Abba, Père ! » (Rm 8, 15).

La paternité ecclésiale, à commencer par le rôle éducatif des parents chrétiens, doit accompagner ce cheminement où chaque baptisé accueille progressivement, de la part du Christ et en Christ, la grâce de l'adoption filiale. Il s'agit d'être aidés, guidés, soutenus et corrigés dans l'adhésion à Jésus, qui nous donne d'entrer dans sa relation avec le Père, et, par conséquent, dans sa relation fraternelle avec tous les hommes. C'est donc un cheminement ecclésial, communautaire, sacramentel, un chemin d'écoute de la Parole de Dieu, de croissance intérieure dans la charité et dans la prière du Christ.

Le père ecclésial doit aider celui qu'il accompagne à passer d'un projet humain sur sa vie, son propre projet ou celui des siens, au projet de Dieu, qui est la vie filiale dans l'adhésion au Christ. C'est pourquoi la qualité fondamentale de tout père ecclésial doit être son adhésion personnelle et intégrale au Christ. Seul, celui qui vit une réelle familiarité avec le Seigneur peut en représenter la paternité pastorale avec liberté, humilité et fécondité. Dans son *Sermon sur les pasteurs*, saint Augustin fait cette remarque surprenante au sujet du rôle pastoral de saint Pierre :

Lorsque le Christ confiait à Pierre ses brebis, comme à un autre lui-même, il voulait qu'il ne fasse qu'un avec lui. Il voulait lui confier ses brebis de sorte que Lui serait la Tête, tandis que Pierre représenterait le corps, c'est-à-dire l'Église ; de telle sorte que, comme l'époux et l'épouse, ils seraient deux en une seule chair.

Puis, se référant au dialogue de la dernière scène de l'évangile de saint Jean : « Pierre, m'aimes-tu ? – Je t'aime » (cf. Jn 21, 15-17), saint Augustin termine :

Il fortifie l'amour pour consolider l'unité. C'est donc lui qui est le berger unique en eux, et eux sont bergers en lui seul (*Sermons*, 46, 30).

La paternité ecclésiale transmet la vie du Christ ; elle n'est pas possible sans une adhésion vitale au Christ dans l'amour. Des pères spirituels et pasteurs de la vie monastique importants, comme saint Bernard de Clairvaux, ont nourri leur ministère en méditant le Cantique des cantiques. Ils ont ainsi vécu leur mission, non comme des fonctionnaires qui savent comment faire et que dire, mais « en formant avec Jésus une seule chose, comme l'époux et l'épouse » dans une communion telle qu'ils pouvaient transmettre sa vie même, son amour.

Des pères qui engendrent des pères

Saint Paul écrit aux Corinthiens : « Auriez-vous en effet des milliers de pédagogues dans le Christ que vous n'avez pas plusieurs pères ; car c'est moi qui, par l'Évangile, vous ai engendrés dans le Christ Jésus. Je vous en prie donc, montrez-vous mes imitateurs. C'est pour cela même que je vous ai envoyé Timothée, qui est mon enfant bien-aimé et fidèle dans le Seigneur ; il vous rappellera mes règles de conduite dans le Christ Jésus, telles que je les enseigne partout dans toutes les Églises » (1 Co 4, 15-17).

Paul ne se propose pas lui-même comme modèle, il ne demande pas qu'on imite sa personne ; mais il propose et demande qu'on imite sa « manière de vivre dans le Christ », son cheminement à la suite du Christ qui est source en lui et à travers lui de fécondité ecclésiale. C'est une fécondité qui se transmet, comme Paul l'a transmise à Timothée qu'il envoie à Corinthe comme père, justement parce qu'il est pour lui un fils.

Paul a été le père spirituel de Timothée, de Tite et de tant d'autres hommes et femmes dispersés dans les différentes communautés qu'il avait fondées et guidées. Mais qui a été le père spirituel de saint Paul ? Au fond, un seul est reconnu comme tel, même si le caractère effacé de sa personne pourrait facilement empêcher qu'on s'en rende compte. Il s'agit d'Ananie de Damas. C'est lui que Jésus a lui-même appelé à accompagner au moins les tout premiers pas de Saul, trois jours après sa « chute » sur le chemin de Damas (cf. Ac 9, 1-22). Ananie apparaît dans les Actes des Apôtres avec des traits timides et ingénus, qui nous font presque penser à Don Abbondio dans le roman de Manzoni, *Les Fiancés*. Et pourtant, une qualité fondamentale

nous saute tout de suite aux yeux : il vit une relation franche et familière avec le Christ avec qui il s'entretient naturellement et librement comme avec un vieil ami. Et Jésus sait qu'on peut compter sur Ananie car, quand Ananie a compris que quelque chose vient de Dieu, il exécute ce que le Seigneur lui demande avec détermination et enthousiasme.

Mais c'est surtout Paul lui-même qui, en racontant aux juifs de Jérusalem sa conversion, vingt ans plus tard, parle d'Ananie comme un fils qui l'apprécie. Il nous transmet avec précision les circonstances et les paroles de leur première rencontre, et il résume dans ce récit les éléments essentiels d'une paternité ecclésiale mûre et féconde. Pour moi, il est évident que le récit de Paul reflète aussi la maturité de sa propre expérience, passive et active, de la paternité spirituelle. De fait, chacun de nous approfondit, avec les années, la conscience de ce qui, dans les personnes qui l'ont engendré à la vie et à la foi, s'est révélé le plus important et le plus fécond pour sa propre maturation. Et souvent, on « ajoute » à la réalité des faits l'évolution que ces personnes ont provoquée et que la grâce a fait mûrir. L'hagiographie chrétienne n'est jamais uniquement un enregistrement photographique et phonographique d'une vie. Elle est comme une histoire de famille dans laquelle la vitalité des fils fait ressortir toujours mieux les actes et les paroles des pères.

Saint Paul donc décrit ainsi sa première rencontre avec Ananie : « Ananie, un homme religieux selon la Loi, à qui tous les Juifs résidant là rendaient un bon témoignage, vint se placer près de moi et me dit : “Saul, mon frère, retrouve la vue.” Et moi, au même instant, je retrouvai la vue, et je le vis. Il me dit encore : “Le Dieu de nos pères t'a destiné à connaître sa volonté, à voir celui qui est le Juste et à entendre la voix qui sort de sa bouche. Car tu seras pour lui, devant tous les hommes, le témoin de ce que tu as vu et entendu. Et maintenant, pourquoi tarder ? Lève-toi et reçois le baptême, sois lavé de tes péchés en invoquant son nom” » (Ac 22, 12-16).

Ce bref récit est une synthèse de la nature et du sens de la paternité ecclésiale. Regardons de près les éléments.

Le premier trait de la paternité ecclésiale que saint Paul met en évidence dans la rencontre avec Ananie est la tendresse de sa proximité : « [Ananie] vint se placer près de moi et me dit : “Saul, mon frère !” » (Ac 22, 13). Le père est proche, il appelle par le nom, et il est frère. Aucune trace de paternalisme ou de maternalisme, qui ne ferait que reproduire l'attitude subjective et possessive d'une Salomé. La paternité ecclésiale est une manière de se mettre en relation, qui est provoquée par le Christ, car c'est lui qui envoie Ananie

et lui confie Saul. Ananie n'a pas l'initiative de devenir le père de Saul parce qu'il lui est sympathique ou parce qu'il aurait besoin de s'affirmer : il obéit à ce que le Seigneur a décidé de lui confier. Il ne le fait pas par penchant personnel, mais par vocation. Et Ananie sait que le Christ a déjà fait, de nous tous, des frères, c'est-à-dire déjà des fils de l'unique Père véritable.

Cette proximité qui sait avoir de la tendresse, mais sans être envahissante, opère tout de suite un miracle : elle permet de « voir ». « Saul, mon frère, retrouve la vue ! » Saul était réellement aveugle, mais c'était aussi un symbole de la nécessité d'avoir un nouveau regard sur la vie à la lumière du Christ. Auparavant, Saul regardait tout à sa lumière à lui, à la lumière de son jugement, de ses convictions rigides et indiscutables, de son impulsivité violente. C'est pourquoi il voyait tout en négatif. Jésus lui a ouvert les yeux en l'aveuglant par la lumière d'une rencontre éblouissante. Mais c'est une lumière que Saul ne peut supporter ; il devient aveugle et tombe dans une obscurité où il est seul et se sent abandonné des hommes et de Dieu. La proximité d'un père et frère lui permet de retrouver la vue. Et que voit-il ? Le père qui est frère : « Au même instant [...] je le vis. » Il voit celui que le Seigneur lui donne comme père et frère pour l'introduire dans la famille de l'Église, pour l'accompagner dans la conversion, dans l'adhésion à la foi et les premiers pas d'une nouvelle identité et d'une vocation, qui seront celles de toute sa vie.

On peut se demander si la personne qui devient croyante, qui est saisie par le Christ ou se sent attirée à suivre une vocation particulière, trouve toujours près d'elle quelqu'un qui l'accompagne avec tendresse et fermeté pour lui faire faire un cheminement guidé par la lumière nouvelle que la grâce lui a fait percevoir. Si Ananie n'était pas allé chez Saul, celui-ci serait resté aveugle et sans bouger, blessé par une expérience du Christ qui, sans l'Église, sans accompagnement ecclésial, ne se transforme pas en chemin ou marche, qui ne devient pas vie, une vie en tant que vocation.

Saul reconnaît dans Ananie le père et le frère que le Seigneur lui envoie pour l'accompagner. Il écoute celui qui est investi du charisme de la paternité ecclésiale conféré par Jésus, lui exposer en bref le dessein sur lequel ils devront travailler ensemble pour que la rencontre avec le Christ devienne pour Saul un chemin de vie. Ananie aide surtout Saul à comprendre ce qui lui est arrivé : « Le Dieu de nos pères t'a destiné à connaître sa volonté, à voir celui qui est le Juste et à entendre la voix qui sort de sa bouche » (Ac 22, 14).

Ananie commence en reliant l'expérience de la rencontre du Christ à la tradition et à l'histoire personnelle de Saul. Dieu n'improvise

pas, il n'entre pas dans la vie de quelqu'un sans une patiente préparation ; tout ce que nous avons vécu était déjà guidé et orienté vers la rencontre avec Jésus et celle-ci accomplit et éclaire tout. Car tout homme est « prédestiné » à rencontrer le Christ, à trouver en lui la plénitude de la vérité. En Jésus, nous connaissons la volonté de Dieu sur nous, la volonté à laquelle nous sommes appelés maintenant à consentir pour aller de l'avant.

La volonté de Dieu se révèle justement dans une rencontre qui n'est pas simple imagination : Dieu se fait réellement voir dans le Christ et nous parle. Jésus est le « Juste » : en lui « s'accomplit toute justice » (cf. Mt 3, 15), c'est-à-dire la sainteté préparée par toute l'histoire du Salut, l'accomplissement de la promesse et de la foi d'Abraham, de la Loi et des Prophètes. Dans la présence du Christ et sa parole, culmine toute la révélation de Dieu à l'homme, et l'Alliance atteint sa perfection.

Le père ecclésial accompagne donc le frère que le Christ lui confie avant tout en contemplant Jésus et en écoutant en lui la plénitude de l'Alliance de Dieu avec l'humanité.

C'est sur ce fondement de communion vivante avec le Ressuscité que se dessine la vocation de celui qu'on accompagne. C'est toujours et essentiellement une vocation à rendre témoignage de la relation réelle avec Jésus Christ : « ... Tu seras pour lui, devant tous les hommes, le témoin de ce que tu as vu et entendu » (Ac 22, 15).

Le rayonnement de la rencontre est le témoignage de la rencontre même, de cette rencontre qui consiste à voir et entendre Jésus en personne. Paul ne fera rien d'autre que cela dans sa vie de chrétien et d'apôtre.

Dans le cadre de la relation vivante avec Jésus, qui tend à devenir le sens et l'accomplissement de toute la vie, Ananie stimule et éduque à la vie sacramentelle et de prière : « Et maintenant, pourquoi tarder ? Lève-toi et reçois le baptême, sois lavé de tes péchés en invoquant son nom » (Ac 22, 16).

Un père ecclésial sait qu'il peut et doit s'appuyer totalement sur l'agir du Christ dans les sacrements, à commencer par le baptême. Ils sont toujours une action miséricordieuse du Ressuscité qui nous purifie du péché, et que le cœur doit apprendre à prolonger et personnaliser en invoquant le Nom de Jésus. Le père spirituel ne fait rien, il renvoie seulement à l'œuvre pascale du Christ mort et ressuscité pour nous. Ce qu'il peut faire, c'est de transmettre au fils l'urgence stimulante de s'abandonner à la miséricorde du Christ – « Pourquoi tarder ? Lève-toi ! » –, une urgence nourrie non seulement

de la misère qui est en nous assoiffée de salut, mais aussi et toujours plus de l'amour, d'une passion pour le Christ, qui correspond à son amour, à sa passion pour le salut de tout homme.

Quand on pense à ce que Paul écrira, des années plus tard, aux Galates, on se rend compte que l'étincelle sur laquelle Ananie a soufflé est devenue un feu : « Je suis crucifié avec le Christ. Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que je vis aujourd'hui dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » (Ga 2, 19-20).

La paternité ecclésiale, libre et obéissante, de l'humble et simple Ananie a porté du fruit parce que, dans ce fils, il a engendré un père.

Père dans la communion

Renvoyer aux sacrements et à l'invocation du nom de Jésus Christ est la même chose que renvoyer à l'Église, à la communauté chrétienne. Ananie venait d'informer Jésus que Saul était arrivé à Damas pour « enchaîner tous ceux qui invoquent ton nom » (Ac 9, 14). Ananie est un membre respecté de la communauté de Damas, dans laquelle Saul va s'insérer immédiatement après leur rencontre, et y rester pour toute la durée de son séjour dans cette ville (cf. Ac 9, 19-25). Le père ecclésial n'est jamais seul à accompagner le fils : il l'accompagne vers et dans la communion de l'Église, dans laquelle chaque chrétien doit personnellement s'intégrer, et de manière existentielle, par l'intermédiaire d'une communauté particulière.

À son tour, Paul ne proposera jamais une autre méthode pour faire grandir en Christ que celle de la communion ecclésiale, en face de laquelle le père, tôt ou tard, pourra se réjouir de « disparaître ».

*Casa Generalizia O.Cist.
Piazza del Tempio di Diana, 14
I – 00153 ROMA*

Mauro-Giuseppe LEPORI, o.cist.
abbé général